

Ekaterina Nechaeva, **Embassies – Negotiations – Gifts. Systems of East Roman Diplomacy in Late Antiquity**. *Alte Geschichte, Geographica Historica*, tome 30. Éditeur Franz Steiner, Stuttgart 2014. 306 pages.

Cette première monographie d'Ekaterina Nechaeva est la version publiée de sa thèse soutenue en 2007 sous la direction de Barbara Scardigli à Sienne. L'ouvrage répond aux standards rigoureux de l'éditeur et présente, outre une bibliographie fournie et mise à jour depuis la thèse (p. 255–278), un index des noms de personnes (p. 279–282), un index des noms géographiques (p. 283–286) et un index des notions très fouillé (p. 287–295), dont la structure est particulièrement commode. À la fin de son texte l'Auteure présente un corpus de sources en grec, latin et syriaque détaillant l'ensemble des cadeaux diplomatiques et insignia, qui font l'objet des chapitres IV et V.

L'ouvrage considère les pratiques diplomatiques en Orient entre le milieu du quatrième siècle et la fin du sixième, c'est-à-dire d'Ammien Marcellin à Théophylacte Simocatta. Il vient ainsi compléter avec bonheur l'ouvrage très narratif de Roger C. Blockley (*East Roman Foreign Policy: Formation and Conduct from Diocletian to Anastasius* [Leeds 1992]) par un éclairage anthropologique indispensable. Il est, de ce fait, le pendant orientale de l'étude d'Audrey Becker (*Les relations diplomatiques romano-barbares en Occident au Ve siècle* [Paris 2013]). De la même façon l'ouvrage complète,

sur le plan chronologique les études de Filippo Canali de Rossi sur l'époque républicaine (*Le ambascerie dal mondo greco a Roma in età repubblicana* [Rome 1997]; *Le relazioni diplomatiche di Roma I–IV* [Rome 2005–2014]), d'Alan D. Lee sur l'époque impériale (*Information and Frontiers. Roman Foreign Relations in Late Antiquity* [Cambridge 1993]) et de Nicolas Drocourt sur l'Haut Moyen Âge (*Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'Empire byzantin des années 640 à 1204* [Louvain 2015]).

Constatant l'absence de terme ancien pour désigner la diplomatie, Nechaeva défend toutefois l'idée que les Anciens avaient une conception unifiée des pratiques diplomatiques, structurée par l'opposition entre guerre et paix. Elle accepte ainsi la définition traditionnelle de la diplomatie comme alternative à la guerre sans exclusion de possibles interactions, dans la mesure où la guerre n'est pas toujours l'échec de la diplomatie, mais peut-être un moyen utilisé à des fins diplomatiques. L'une des grandes qualités de l'ouvrage réside dans le fait que l'Auteure a explicitement renoncé à traiter des aspects particuliers, notamment matrimoniaux, économiques et juridiques pour considérer essentiellement la diplomatie comme un système sémantique cohérent permettant, par le choix des personnes, des gestes, des paroles et des cadeaux, de remplir des objectifs de politique extérieure. Dans ce cadre, l'objet de l'ouvrage consiste à retracer la mise en place de ces pratiques pour répondre aux mutations de l'environnement auxquelles l'Empire Romain d'Orient doit faire face dans l'Antiquité tardive entre les transformations de l'État romain au quatrième siècle et l'apogée de l'Empire d'Orient au sixième, avant les transformations radicales du septième siècle.

L'ouvrage suit un plan thématique rigoureux, considérant successivement les mécanismes de la diplomatie, c'est-à-dire les cadres institutionnels (institutions, réception des ambassades, légations), les formes des négociations, le personnel diplomatique, les cadeaux et, enfin, les insignia, c'est-à-dire les symboles vestimentaires de pouvoir offerts aux rois barbares soumis à Rome. L'approche est plus volontiers thématique que chronologique, mais cela n'empêche pas l'Auteure de mettre en lumière des évolutions précises dans les pratiques.

Dans le premier chapitre (p. 23–67), intitulé «Les mécanismes de la diplomatie», sont présentées les différentes structures institutionnelles impliquées dans la diplomatie. Nechaeva constate le rôle prépondérant de l'empereur, non seulement comme destinataire symbolique des messages diplomatiques, mais aussi en tant qu'acteur de la diplomatie, imprimant sa marque personnelle. Alors, que le maître des offices dirige le détail protocolaire de la diplomatie, le *praepositus sacri cubuli* est plutôt impliqué dans les aspects cérémoniaux et, peut-être, dans la diplomatie parallèle. Et, si le rôle du Sénat et de Consistoire est secondaire, les *scrinia*, en tant que dépositaires d'une grande partie de la documentation diplomatique, ont joué un rôle important

dans la continuité des pratiques. Les cérémonies diplomatiques suivent, de fait, un code rigoureux dont le détail est adapté au statut de chaque interlocuteur dans le monde romain. Ces méthodes influencent à la fois l'Empire perse et les peuples barbares en contact avec Rome, de sorte que ceux-ci acceptent, puis adoptent ces codes.

Concernant le déroulement de négociations (Chapitre II, p. 69–116), l'Auteure distingue la diplomatie «directe» et «indirecte». La première implique les souverains, mais a tendance à disparaître après le quatrième siècle, et les empereurs ne rencontrent plus que très rarement, et en position de supériorité, les rois barbares. La seconde devient la norme et implique, puisque seuls les dirigeants ont le pouvoir décisionnaire, des allers-retours des ambassadeurs. Nechaeva, s'appuyant notamment sur un passage de Ménandre le Protecteur (20, 1), défend l'idée que la diplomatie était alors organisée en «blocs» réunissant un ensemble d'allers-retours autour d'une question et de sa réponse. Les négociations se déroulaient en sessions multiples hiérarchisées selon le rang du personnel diplomatique engagé. Cette structure en «blocs» s'explique par l'architecture générale des relations diplomatiques tardives, dans lesquelles toute décision repose dans les mains du souverain, alors que celui-ci reste en-dehors des négociations, déléguées à des intermédiaires. L'Auteure étaye sa théorie par des cas mettant les Romains aux prises avec les Perses, les Goths, les Huns et différents autres peuples. L'apport le plus intéressant de l'Auteure est de démontrer que ces évolutions sont corrélées et conduisent à la mise en place d'une «shuttle diplomacy» amenant les intermédiaires à segmenter les négociations autour de «blocs» de façon à toujours conserver le contact avec l'empereur, seule autorité à même de sanctionner une décision diplomatique. L'ensemble du système fait sens dans le cadre de l'évolution conduisant à éloigner l'empereur du déroulement pratique des négociations, tout en faisant de celui-ci la principale instance décisionnaire.

Toujours en se fondant sur Ménandre le Protecteur (20, 1 et 18, 2–4) Nechaeva propose une typologie des ambassades en ambassades «mineures», «majeures» et plénipotentiaires. Les premières désignent les ambassades qui initient les blocs et répondent à ses sollicitations initiales. Les secondes sont caractérisées par l'importance du rang des négociateurs, par la réponse à des questions diplomatiques et la conclusion de trêves ou de paix. Les ambassades plénipotentiaires concernent les négociations au plus haut niveau, engageant des représentants possédant la capacité de conclure la paix. Il s'agit en général de rencontres à la frontière, entre ambassadeurs de rangs égaux. À ces catégories explicites l'Auteure ajoute les notifications de l'accession au trône d'un nouvel empereur et des ambassades «médianes», dont les effets étaient similaires aux ambassades «majeures», mais les intermédiaires d'un rang inférieur.

Concernant le rang des négociateurs, on peut distinguer les ambassadeurs qui avaient un pouvoir de déci-

sion directement délégué de l'empereur, alors désignés par le terme *autocrator*. Au niveau local les *magistri militum* avaient le pouvoir d'initier les contacts entre l'ennemi et l'empereur et de superviser l'organisation de la diplomatie à l'échelle locale du front. Les évêques, voire les prêtres opèrent une diplomatie plus locale encore, à l'échelle des cités. Bien qu'un sous-chapitre soit dédié aux négociations locales, on peut toutefois regretter que l'Auteure n'ait pas sérieusement discuté des relations entre cette diplomatie au nom de la cité et la structure diplomatique impériale générale, d'autant qu'il apparaît que celles-ci peuvent dans certains cas être contradictoires (Priscus fr. 9, 3–4). La structuration pertinente mise en lumière dans cet ouvrage connaît ici un angle mort, qui reste à étudier. Enfin, Nechaeva traite rapidement la question des différents objectifs des négociations en reprenant la grille classique proposée par Rudolf Helm (Archiv f. Urkundenforsch. 12, 1932, 375–436), pour se concentrer sur les seules ambassades dont l'objectif est une trêve ou une paix. Il est vrai que le sujet du contenu des négociations n'appartient pas, à proprement parler, à la problématique de l'Auteure. Elle démontre enfin, à partir d'un passage de Ménandre le Protecteur, qui offre le seul compte-rendu détaillé et complet de séances de négociations entre Romains et Perses en 562, le caractère normalisé et élaboré des procédures de négociation et de ratification.

Concernant l'organisation des ambassades et le choix des membres (Chapitre III, p. 117–162), Nechaeva renonce explicitement à proposer une étude prosopographique pour se concentrer sur la question du choix des ambassadeurs. Malgré l'importance du rang dans le protocole diplomatique, le choix se portait avant tout de façon pragmatique sur les compétences des ambassadeurs, comme le montre l'envoi de médecins vers la Perse, avec une tendance à la professionnalisation dans la mesure où les mêmes individus effectuaient, en général, plusieurs ambassades. En faveur de la thèse d'une première professionnalisation des ambassadeurs, l'Auteure rappelle qu'en fonction du rang du destinataire, le statut d'un ambassadeur pouvait être ajusté vers le haut, dès lors que l'ambassadeur était compétent. En effet, bien que Nechaeva garde ses distances avec l'article de Ralph W. Mathisen (Byzantin. Zeitschr. 79, 1986, 35–50) selon lequel un certain nombre de patrices ont été élevés à ce rang dans le but de diriger une ambassade, elle défend tout de même l'idée que le rang originel ne primait pas sur les qualités personnelles et que l'empereur pouvait conférer un rang plus élevé dans le but diplomatique de s'adapter au statut du destinataire de l'ambassade. Dès lors, si les précautions rappelées par Doug Lee concernant le terme de «professionnalisation» dans sa recension (Bryn Mawr Class. Rev. 2015.06.25) sont toujours salutaires, on ne peut rejeter à ce seul titre l'expression de *professional diplomats* utilisée à juste titre par l'Auteure (p. 127–131).

Les cortèges diplomatiques étaient composés d'un ambassadeur en chef, accompagné de compagnons, d'interprètes, de messagers, de suivants, de guides, de gardes et, parfois, de la délégation adverse qui rentre chez elle. L'organisation pratique des voyages est aussi évoquée, notamment à partir de sources de premières mains relatant des ambassades (Priscus, peut-être Olympiodore, Ménandre le Protecteur). Les ambassades ont souvent conduit à établir des comptes-rendus géographiques précis des régions visitées, sans exclure d'être victimes de désinformation de la part de l'adversaire. La dépendance au guide apparaît aussi dans l'ambassade de Priscus chez les Huns, point plus largement évoqué par l'Auteure lorsqu'elle considère les aspects logistiques et démontre qu'à l'extérieur de l'empire les ambassadeurs bénéficiaient des systèmes de transports locaux, de façon à réduire les dangers et la rudesse de ce que l'Auteure appelle des «expéditions diplomatiques» plutôt que des ambassades. Le caractère pratique des ambassades implique des missions annexes, comme la collecte d'informations, notamment ethnographiques ou l'espionnage. On pourrait ajouter à celles mentionnées par Nechaeva les activités commerciales privées souvent pratiquées par les ambassadeurs dans un but d'enrichissement personnel.

Concernant les cadeaux diplomatiques (Chapitre IV, p. 163–210), l'Auteure rappelle les travaux anthropologiques sur le don (Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss, Maurice Godelier), mais s'en détache sur la question du débat délicat de la signification du don dans l'Antiquité tardive, signifiant plus souvent la soumission que la domination, bien que la propagande impériale présente toujours les dons aux adversaires comme un signe de domination impériale. Ce chapitre présente un grand intérêt pour deux raisons. D'une part, il présente une vue exhaustive des cadeaux échangés entre l'Empire d'Orient et ses partenaires diplomatiques dans l'Antiquité tardive, en proposant une analyse de l'appendice (p. 243–253). D'autre part, il y est démontré que les dons s'insèrent dans le système complexe des «blocs» et s'organisent en fonction de l'importance des échanges dans les différentes étapes des blocs. On regrette toutefois que les études de Michael L. Satlow (*The gift in antiquity* [Oxford 2013]) n'aient pas été mises à profit de façon à pousser plus loin les conclusions. De fait, l'Auteure ouvre ici un champ d'études promis à un bel avenir comme le montre l'étude très récemment parue de Nikki K. Rolason sur les cadeaux vestimentaires (*Gifts of Clothing in Late Antique Literature* [London 2016]).

Un dernier chapitre (p. 207–236) considère justement les insignia envoyés par le pouvoir romain aux représentants des pouvoirs locaux, bien connus à la faveur de sources qui les présentent en détail pour le royaume de Lazique (Malalas et Agathias), les satrapes arméniens (Procopé), les Maures (Procopé) et Clovis (Grégoire de Tours). Ces insignia portent une valeur ambiguë, dans la mesure où ils sont à la fois une faveur et un signe de soumission envoyé par Rome lors-

qu'un nouveau dirigeant succède au précédent. Nechaeva reprend le débat posé par Yves Modéran au sujet des insignia des Maures (Les Maures et l'Afrique romaine. IVe–VIIe siècle [Rome 2003] 491–493), concluant, comme lui, qu'ils comportaient une partie de symboles locaux associés à d'autres symboles romains. Elle traite aussi du débat initié par Wilhelm Ensslin (Nochmals zu der Ehrung Chlodowechs durch Kaiser Anastasius, *Hist. Jahrb.* 1936, 499–507) et probablement résolu par Michael McCormick (in: E. K. Chrysos / A. Schwarcz [ed.], *Das Reich und die Barbaren* [Vienne 1989] 155–180), concernant le caractère usurpatoire de certains insignia attribués à Clovis par Grégoire de Tours. La liste des insignia est relativement stable (couronne, chlamide, tunique brodée, fibule, bottes, ceinture et sceptre), les variations s'expliquant essentiellement par un code hiérarchique subtil et des particularités locales.

L'Auteure aboutit à des conclusions extrêmement cohérentes. À partir du constat de l'importance fondamentale de la hiérarchie des statuts dans les relations diplomatiques, elle constate que l'empereur lui-même n'intervient que très peu dans les relations diplomatiques, uniquement pour recevoir des ambassadeurs en situation d'infériorité à Constantinople. Dès lors les relations reposent sur des intermédiaires dont les pouvoirs sont strictement limités et définis, occasionnant une *shuttle diplomacy* segmentée en «blocs» dont les objectifs répondent à des schémas standardisés. Sans que se développe un corps de diplomates professionnels, il existe toutefois une tendance à la spécialisation dans le choix des ambassadeurs, non seulement en fonction du statut, mais aussi des compétences.

L'intérêt principal de cette étude réside précisément dans la démonstration de cette cohérence qui se constitue progressivement dans les pratiques nouvelles de l'Antiquité tardive. Le commentaire de textes en général bien connus pour eux-mêmes s'insère dans une trame logique et s'enrichit considérablement dans les deux derniers chapitres par l'étude systématique des cadeaux et des insignia dans une perspective anthropologique. Celle-ci vient à l'appui de l'idée que l'ensemble de ces pratiques matérielles, souvent négligées par rapport aux aspects géopolitiques, révèlent un véritable «système» de relations qui nous renseignent à la fois sur la stratégie de l'Empire d'Orient et sur la façon dont celui-ci considérait sa place dans le monde.

L'ouvrage présente donc l'intérêt de proposer à la fois une présentation rigoureuse et exhaustive des sources concernant l'aspect matériel de la diplomatie orientale tardive et une réflexion stimulante sur la signification des gestes, pratiques et cadeaux intervenant à l'occasion des ambassades. De ce fait, l'ouvrage ne peut qu'être profitable à ceux qui étudient la diplomatie tardo-antique et mérite amplement sa place de toute bibliothèque historique qui se respecte.